

LE MYTHE DU LABYRINTHE ET SES MODULATIONS, DANS L'ŒUVRE DE MARGUERITE YOURCENAR

René GARGUILO
Sorbonne Nouvelle

Marguerite Yourcenar, dès 1943, nous donnait cette belle définition de la mythologie grecque:

La mythologie, ou plutôt son utilisation à des fins artistiques ou littéraire, commence à peu près avec Euripide, sinon avec Homère, et a continué jusqu'à nous. Au même rang que l'algèbre, la notation musicale, le système métrique et le latin d'Eglise, elle a été pour l'artiste et le poète européen une tentative de langage universel. (PE 28)

Ce langage, Marguerite Yourcenar le parlait depuis son adolescence. A douze ans, elle avait commencé l'apprentissage du grec; à seize ans elle composait sa première œuvre mythologique inspirée de la légende d'Icare: *Le Jardin des Chimères*.

Maria-José Vasquez de Parga a souligné la présence du mythe du labyrinthe dans la première œuvre de Marguerite Yourcenar, "œuvre de jeunesse et presque d'enfance" dit-elle avec raison¹.

Mais dans *Le Jardin des Chimères*, c'est moins le labyrinthe qui intéresse Marguerite Yourcenar que l'évasion hors du labyrinthe.

Le Jardin des Chimères est un poème solaire. Prenant quelque liberté avec la légende, Marguerite Yourcenar nous montre Icare s'emparant des ailes de la Chimère gardienne du Labyrinthe et s'élevant volontairement vers le soleil, symbole de l'Eternel, symbole de l'Absolu.

Ainsi dès la première œuvre, le mythe du labyrinthe est indissociable, chez Marguerite Yourcenar, de la quête du soleil.

La nuit du labyrinthe, pour qui sait en sortir, s'ouvre sur la lumière du jour.

Dans *Le Jardin des Chimères*, l'auteur débutant ne dissimule guère les symboles. La longue marche à travers les corridors du labyrinthe, puis

¹ Maria-José Vasquez de Parga, "Le labyrinthe de Marguerite Yourcenar", in *Bulletin n°4 de la Société Internationale d'Etudes Yourcenariennes*, juin 1989, pp. 41-51.

l'envol vers le soleil, c'est – elle prend la peine de nous le dire – : "l'effort humain, même inutile vers la lumière et vers la Beauté" (*JC* 12).

Le mythe du labyrinthe a continué à obséder Marguerite Yourcenar pendant toute sa jeunesse.

En 1933 – elle a alors 30 ans² –, elle y revient à l'occasion de l'un de ces jeux littéraires que les Surréalistes avaient mis à la mode. Deux jeunes hommes et une jeune femme se distribuent les rôles de Thésée, du Minotaure et d'Ariane.

Sur le canevas de la légende antique, Marguerite Yourcenar improvisa trois actes. Ce ne fut qu'un divertissement. On en parla huit jours...

Puis il en fut de cet amusement comme de tous les autres; le loup du Minotaure et les étoiles de strass d'Ariane rentrèrent dans leur carton, et avec eux l'épée de bois de Thésée; nous n'y pensâmes plus (*Th II* 176.).

Cependant, Marguerite Yourcenar laissa paraître ce texte, en 1939, dans les *Cahiers du Sud*, sous le titre: *Ariane et l'Aventurier*³. A en croire l'auteur, cette fantaisie littéraire n'eut aucun lecteur... En cet automne 1939, l'attention se portait sur un autre Minotaure qui s'appêtait à dévorer l'Europe.

Les feuillets de cette première *Ariane* furent jetés au fond d'un tiroir. Ils devaient y dormir jusqu'en 1944.

A cette date, Marguerite Yourcenar relit son "Sketch" de 1933 et, trouvant qu'il a mal vieilli, le réécrit en lui ajoutant deux scènes capitales: celles des victimes discutant de la nature du Minotaure et celle de Thésée parcourant le labyrinthe à la recherche de son identité. Mais la pièce ainsi transformée est remise dans son tiroir. Douze années passent... En 1956, Marguerite Yourcenar redécouvre son Ariane qui, comme celle de la Légende, semble avoir vocation à l'abandon.

Mais il faudra encore six ans à notre auteur pour réécrire la pièce et l'enrichir d'une scène profondément modifiée: celle de la rencontre d'Ariane, à Naxos, avec Bacchus (Dieu).

² Marguerite Yourcenar: *Aspects d'une Légende*, préface à *Qui n'a pas son Minotaure?*: A Paris, vers 1932, à moins que ce ne fût en 1933 ou même en 1934, deux jeunes hommes et une jeune femme se proposèrent un beau jour le petit jeu littéraire qui consiste à se distribuer réciproquement les rôles de Thésée, d'Ariane et du Minotaure... (*Th II* 176)

Les deux jeunes hommes étaient André Fraigneau et Gaston Baissette.

³ Cf. *Les Cahiers du Sud* n° 219 - août-septembre 1939. La pièce de Marguerite Yourcenar, *Ariane et l'Aventurier* se trouve aux pages 80-106.

En 1963, enfin, la pièce paraîtra, chez Plon, sous son titre définitif: *Qui n'a pas son Minotaure?* Elle sera reprise, en 1971, dans l'édition du théâtre complet de Marguerite Yourcenar (Tome II), chez Gallimard.

Entre la première ébauche de 1933 et la version publiée de 1963 trente années se seront donc écoulées, et le manuscrit aura connu quatre états successifs.

Certes, Marguerite Yourcenar est coutumière de ces repentirs d'auteur qui l'ont conduite à modifier plusieurs fois ses plus grandes œuvres.

Mais la genèse de son *Ariane* a été si longue et si tourmentée qu'elle pourrait faire l'objet, sinon d'une thèse, du moins d'un excellent mémoire de maîtrise.

La dame de soixante ans qui, en 1963, signe chez Plon le bon à tirer de *Qui n'a pas son Minotaure?* ne ressemble plus tout à fait à la jeune femme de trente ans qui, pour quelques heures, un jour d'ennui de 1933, avait revêtu le peplum virginal de la "Très pure Ariane"... En trente années, elle a beaucoup vécu, beaucoup souffert et beaucoup appris. Elle a parcouru le labyrinthe du monde et, à la croisée de l'un ou l'autre de ses chemins, elle a découvert la Grèce.

Lorsqu'en 1933, elle évoquait le paysage grec, elle devait le voir à travers Homère. Maintenant, elle sait de quoi elle parle.

Ce ciel d'un "bleu liquide", ces vagues d'un "bleu solide et dense" qu'elle décrit si bien au début de la pièce, elle les a vus.

Et sans doute aussi, parmi tant de lectures qui jalonnent ces trente années, a-t-elle eu l'occasion d'approfondir le mythe du labyrinthe, d'en mesurer le caractère intemporel.

Mais surtout, ces trente années avaient été marquées par la plus longue et la plus cruelle des guerres. De 1939 à 1945, le mythe du Minotaure était devenu tragiquement présent.

Comment Marguerite Yourcenar aurait-elle pu conserver l'aimable bluette de 1933? Comment aurait-elle pu renoncer à écrire le drame philosophique que son expérience et l'histoire récente exigeaient?

Il semblerait que Marguerite Yourcenar, tout au long de la genèse de la pièce, ait pris conscience du caractère polysémique de ce mythe du labyrinthe, qui toute sa vie l'obséda.

Et, sans doute a-t-elle voulu faire de sa pièce, comme le suggère Maria-José Vasquez de Parga, "une allégorie chargée d'intentions" (*op. cit.*, p. 42).

Suivant Fulcanelli et son *Mystère des Cathédrales*, Maria-José Vasquez de Parga voit dans le labyrinthe un symbole alchimique.

Le labyrinthe, lieu de ténèbres et de mort, c'est "l'Œuvre au Noir".

Et Maria-José Vasquez de Parga, rappelle que dans le roman de Marguerite Yourcenar qui porte ce titre, Zénon sait "qu'il ne sortir[a] du labyrinthe qu'à la fin des temps..." (ON² 385).

Pour cette lecture alchimique du thème du Labyrinthe dans l'œuvre de Marguerite Yourcenar, je ne peux que renvoyer à l'excellent article de Maria-José Vasquez de Parga dans le Bulletin n° 4 de notre Société.

Mais il est d'autres lectures possibles. D'après les indications que Marguerite Yourcenar elle-même nous donne dans la préface de sa pièce (ou dans les *Entretiens* qu'elle a accordés), nous sommes autorisés à voir dans le Minotaure le symbole du mal.

Sous les "projecteurs de 1944", comme elle dit, le Mal, tout d'abord, s'identifiait au Nazisme (*Th II* 178).

Dans la scène II, le mot *holocauste* est prononcé. Quelques allusions font penser aux déportations des années noires de l'Occupation.

L'une des quatorze victimes révèle que sa mère a été désigné pour partir "dans l'un des précédents voyages" (*Th II* 187). Marguerite Yourcenar a dit ailleurs qu'en évoquant les victimes dans la cale du navire, elle avait devant les yeux "l'image des wagons plombés qui mènent vers Auschwitz" (*Ro* 155).

Dans cette vision des choses, le Minotaure devient la bête immonde au "ventre toujours fécond" dont parlait Brecht. On pense aussi au *Roi des Aulnes* de Michel Tournier où Hitler, assimilé tout d'abord à l'ogre, est ensuite comparé au Minotaure, parce que chaque 20 avril, jour de son anniversaire, il exige pour La Hitler Jugend un tribut de jeunes gens...

Mais chez Marguerite Yourcenar l'interprétation des symboles n'est jamais simpliste.

Le mythe du labyrinthe lui permet d'opposer la lumière aux ténèbres. Dans toutes les représentations qu'elle propose du mythe crétois, l'obscurité de l'ancre sert les forces du mal. La nuit est complice du crime. A l'extérieur règne le soleil, symbole de vie. La lumière est toujours du côté du bien.

Emprisonnées dans les entrailles du navire, privées de la lumière du jour, les victimes ont conscience d'être déjà dans l'antichambre du labyrinthe, et pourtant, elles savent bien qu'au delà de leur prison, la lumière existe:

– Même dans cette cale, au fond du noir, on sent qu'il y a là-haut du soleil. (*Th II* 186)

dit la première victime.

Mais le soleil ne brille que pour les vivants, les dieux et pour ceux, comme Ariane à la scène IX, qui s'élèvent en plein ciel, dans la "blancheur [...] aveuglante" de la vie éternelle (*Th II* 229).

Marguerite Yourcenar ne retient de la légende grecque que ce qui peut nourrir sa réflexion philosophique. Dans sa version, Thésée s'oublie d'abord dans les bras de Phèdre et pendant son sommeil les victimes sont livrées au Minotaure.

Elle conserve le fameux fil d'Ariane, mais elle en fait une sorte de fil téléphonique permettant d'entendre les voix qui résonnent dans le labyrinthe. Peu s'en faut qu'elle n'en fasse un câble de télévision:

[...] remarquable, ce dispositif [dit Autolykos] Transmet-il aussi les images? – "Il le fera dans quelques siècles. Mais rien n'empêche d'anticiper" [répond Ariane] (*Th II* 206).

A la manière de Giraudoux, Marguerite Yourcenar traite les mythes grecs avec tout l'irrespect qu'on leur doit.

On retrouvera Thésée sur la plage, ligoté dans les nœuds du fil d'Ariane. Dans un grand bruit d'explosion, le labyrinthe s'est effondré. Peut-être n'était-il qu'un décor de carton-pâte, peut-être n'était-il qu'un jeu de miroirs déformants? Thésés a-t-il vraiment tué le Minotaure? Et comment l'aurait-il fait avec sa "petite lame rouillée", son glaive qui n'était qu'un "sabre d'enfant"? Ariane n'est pas dupe:

– Vous n'avez pas tué le Minotaure [s'écrie-t-elle. Et Thésée répond:]

– Ne me rappelez pas cette fiction inventée par la propagande athénienne, cette histoire imbécile où je me suis engagé malgré moi (*Th II* 221).

Mais alors comment comprendre le mythe? Marguerite Yourcenar nous propose une seconde interprétation. Le Minotaure dans son labyrinthe pourrait être "l'image de l'homme enfermé dans sa destinée mouvante" (*Ro* 155).

Ainsi s'éclaire l'étonnante scène VI, où dans la taverne, Thésée entend sa propre voix aux différents âges de sa vie. La descente de Thésée dans les profondeurs du labyrinthe est, en fait, une descente en lui-même:

J'ai l'impression [dit-il] de plonger dans mes ténèbres internes, et les circonvolutions du Labyrinthe me font penser à mes entrailles. Trouverai-je le Minotaure au fond? (*Th II* 207).

Dans un article paru dans le n° 2 de la revue suisse *Equinoxe*, Bruno Ackerman a fort bien souligné cette interprétation essentielle de la pièce:

"Trouverai-je le Minotaure au fond?" s'interroge Thésée. Mais le Minotaure, c'est lui, c'est nous, les forces invisibles qui nous gouvernent. Ne sommes-nous pas en butte chaque jour, dans nos vies personnelles, dans les tréfonds de notre conscience, à de mêmes combats secrets?⁴

On ne saurait mieux dire. Nous portons tous dans les labyrinthes du cœur et de l'esprit, un Minotaure qui est notre part du mal. Ainsi s'explique le titre de la pièce.

A peu de chose près, Marguerite Yourcenar reprend ici une métaphore chère à François Mauriac. S'est-elle souvenue de *Thérèse Desqueyroux* (1927)? Thérèse avait parfois le sentiment qu'une vipère se lovait dans les replis de son cœur... et même dans ses périodes les plus calmes, "ce qu'elle croyait être la paix [...] n'était que le demi-sommeil, l'engourdissement de ce reptile dans son sein."⁵

Vipère ou Minotaure, le mal est en nous. Les voix que Thésée entend dans le labyrinthe évoquent les crimes qu'il a déjà commis et ceux qu'il commettra bientôt. Le Minotaure qui est en lui a déjà dévoré l'amazone Antiope, il dévorera demain Ariane, Egée et Hippolyte... Mais si le mal est en nous, il est aussi autour de nous. Le monde entier est un labyrinthe où se croisent et se perdent les destins des hommes.

* * *

Les mémoires de Marguerite Yourcenar, *Souvenirs pieux, Archives du Nord, Quoi? L'Eternité*, sont rassemblés sous un titre général: *Le Labyrinthe du Monde*.

Il a fallu attendre la publication posthume, en 1988, du troisième volume inachevé de ces *Mémoires* pour avoir l'explication du titre.

Michel, on s'en souvient, traduit en français le livre de Coménius (ou Komensky): *Le Paradis du cœur*. L'auteur, un piétiste morave du XVII^e siècle, a voulu montrer dans une allégorie la fausseté du monde. Nous vivons

⁴ Bruno Ackermann "Le Minotaure, c'est nous", *Equinoxe*, n° 2, Lausanne, automne 1989, Revue romande des Sciences humaines, p. 141.

⁵ François Mauriac, *Thérèse Desqueyroux, Œuvres complètes*, coll. Pléiade Tome II, N.R.F., 1979, p. 36.

avec des lunettes roses sur les yeux et de la cire dans les oreilles. Si nous ôtons ces lunettes et cette cire :

le monde se révèle aussitôt comme une ville ceinte de murailles, belle de loin, inquiétante et labyrinthique de près, pleine de cris et de rires pires que des cris, de refrains idiots d'ivrognes, du boniment des charlatans sur la place publique, et du susurrement des doctes qui insinuent des vérités fausses. Les portes et les fenêtres ouvertes des maisons basses laissent voir des avaricieux assis sur leur tas d'or, des luxurieux sur leurs tas d'ordures, des maris cocus et des femmes trahies, des enfants rebellés contre des parents qui souvent ne méritent pas mieux, des victimes bâillonnées dans des culs-de-basse-fosse et des juges qu'on ferait bien de juger. Tout est faux ou truqué (QE 149).

C'est comme le remarque Marguerite Yourcenar une vision du monde à la Breughel. Est-elle la sienne? Je le croirai volontiers. Elle nous dit qu'Egon trouvait le mal décrit dans cette allégorie trop rudimentaire

comparé à celui qui se glisse en nous inaperçu, mêlé ici au bien, là à la beauté, et fait de nous tantôt ses complices et tantôt ses victimes (QE 150).

Nous voici donc ramenés à notre petit Minotaure personnel.

Coménius n'avait écrit cette allégorie que pour aboutir à une "conclusion dévote" (*ibid.*): le sage doit quitter le labyrinthe du monde et se réfugier dans la paix d'un cloître qui sera pour lui le vrai "*Paradis du cœur*". Marguerite Yourcenar nous dit que Michel bâcla le dernier chapitre... Mais n'a-t-elle pas réfléchi, plus qu'elle ne le dit, à la pieuse exhortation de Coménius? Il lui est arrivé de fuir le labyrinthe du monde et de trouver son propre "paradis du cœur" dans la solitude de l'île des Monts-Déserts. Et Michel lui-même, nous dit-elle, "s'organise au Mont-Noir une Trappe personnelle" (QE 26).

Mais le souvenir de la cité labyrinthique de Coménius suffit-il vraiment à expliquer le titre général des Mémoires de Marguerite Yourcenar? Le labyrinthe l'a obsédée toute sa vie. Dès le début de *Souvenirs pieux* elle avoue que sa naissance a été aussi sa première expérience du labyrinthe. "Expulsée du lieu maternel", elle dit avoir éprouvé "la terreur de l'étroit tunnel qu'il lui a fallu franchir" (SP² 33).

À la première page de ses Mémoires, elle écrit:

Je m'arrête, prise de vertige devant l'inextricable enchevêtrement d'incidents et de circonstances qui plus ou moins nous déterminent tous (QE 11)

Dans *Archives du Nord*, un chapitre s'intitule *Le Réseau*. Et par ce mot Marguerite Yourcenar désigne toutes les personnes qui de près ou de loin ont appartenu à sa famille et sont à quelque degré que ce soit ses ancêtres. Toutes

ces personnes qui ont "respiré le même air, mangé le même pain" sont reliées par un fil plus ou moins visible (AN 75).

Dans *Quoi? L'Éternité*, le dernier chapitre s'intitule *Les Sentiers enchevêtrés...*

Il est assez évident que tant de réseaux, de fils entremêlés, de sentiers enchevêtrés ne font que moduler le thème du labyrinthe.

Dans une étude plus longue et plus complète, il faudrait examiner d'autres modulations. Par exemple, elle parle volontiers de "l'écheveau compliqué des rapports" entre les êtres (QE 129). Elle évoque des *corridors*: des *angles*, des *coins* et des *recoins*:

on se heurte aux mêmes angles des mêmes corridors (QE 26)

Elle voit des "*coins d'ombre*" ou des "*coins d'amertume*" dans les cœurs (QE 42).

Il faudrait parler des *chemins* que la Phèdre de *Feux* trace "à travers les broussailles" (OR 1054), après avoir fui le labyrinthe sur les murs duquel elle avait pu lire son destin, "sous forme d'inscriptions" (OR 1053). Il faudrait rappeler que cette Phèdre

se reconstruit au fond de soi-même un labyrinthe où elle ne peut que se retrouver : le fil d'Ariane ne lui permet plus d'en sortir, puisqu'elle se l'embobine au cœur [...]. Elle n'habite plus son corps que comme son propre enfer (OR 1054).

Pour décrire la descente de Phèdre aux Enfers, d'autres images encore viennent renouveler le mythe du labyrinthe:

Elle glisse le long de ces corridors de métro, pleins d'une odeur de bête, où les rames fendent l'eau grasse du Styx, où les rails luisants ne proposent que le suicide ou le départ (OR 1055).

Peut-être faudrait-il aussi parler de l'emmurée des *Nouvelles Orientales*, de cette jeune albanaise du "Lait de la mort" qui trouve son labyrinthe dans les murs de brique où elle est prisonnière et où coule son lait maternel...

Peut-être faudrait-il évoquer cette grotte des nymphes, dans *Notre-Dame des Hirondelles*, que l'on n'atteint qu'à travers "le dédale des collines"... Là, point de Minotaure, dans "l'ombre opaque" (*ibid.*), mais des nymphes au sourire dangereusement tentateur que le moine Thérapion va emmurer. On connaît la suite: la Vierge Marie elle-même pénètre dans la grotte et parlant la langue des anges et des oiseaux, transforme les nymphes en hirondelles. Le Mal a reculé, il s'est sublimé en Bien. Les nymphes ont trouvé l'issue de leur labyrinthe.

Cette constatation nous permettra de nuancer l'analyse, par ailleurs pertinente, que Mesdames Catherine Chêne et Diane Le Dinh ont donné du *Labyrinthe du Monde* dans la revue *Equinoxe*:

Dans le *Le Labyrinthe du Monde*, l'auteur cherche à tendre un fil à travers les méandres de sa généalogie et plus généralement de la condition humaine; celui-ci toutefois est destiné à se partager en faisceaux multiples et à se dérouler éternellement. Contrairement à celui de Thésée, le Labyrinthe de Marguerite Yourcenar n'a pas d'issue.⁶

Je voudrais m'inscrire en faux contre cette dernière affirmation. La vision que Marguerite Yourcenar a du monde est certainement pessimiste. Comment ne le serait-elle pas? Les galeries du Labyrinthe sont infinies et nous ne réussissons pas toujours à en percer les ténèbres. Le Minotaure preneur d'otages n'en finit pas de renaître... Pourtant le soleil brille dans le ciel et tous les labyrinthes ont une issue.

Pour sortir de l'inextricable, il suffit d'avoir le fil. Marguerite Yourcenar nous enseigne que ce fil est le droit fil de la raison. Seul le sage peut trouver le chemin du Bien à travers les corridors du labyrinthe... Or, la sagesse existe: Marguerite Yourcenar l'a rencontrée en la personne d'Hadrien, Dans le Labyrinthe, comme dans la Vie, il faut garder "*les yeux ouverts*"...

Alors, un jour ou l'autre, au détour d'un couloir, la lumière surgit, et l'on sort enfin sur ce que Marguerite Yourcenar a si joliment appelé:

"les plages bleues d'un dimanche méditerranéen"⁷.

⁶ Catherine Chêne et Dina Le Dinh, *Le Labyrinthe du Monde: un parcours infini*, *Equinoxe*, n° 2, Lausanne, automne 1989, p. 105.

⁷ *Mythologie grecque et Mythologie de la Grèce* (PE 34).